

L'HIVER

C'est l'hiver, avec son douil, ses ri- gueurs et ses misères. Triste saison pour le pauvre!

Pendant que, dans ses salons au coin de l'âtre brûlant, le riche insouciant se rit de la saison cruelle et abrège les longues veillées de mille joyeux passe-temps, le pauvre dans son taudis mal clos, lutte péniblement contre les frimas.

Le regard triste, ment s'amoncelant la neige, qui lui prédit une longue série de souffrances et de privations.

Triste saison pour le pauvre! Le pain ne suffit pas! Il faut songer au froid, qui tue comme la faim.

Voilà dans les jours d'hiver lorsqu'un rayon de soleil, vient enrayer nos rues, nos places publiques, cette groupe de femmes, d'enfants et de vieillards, accroupis pressés les uns contre les autres à l'abri de la brise glacée, aspirant avec volupté la douce chaleur que le ciel leur envoie pour réchauffer leurs membres engourdis, et dites vous: l'hiver! triste saison pour le pauvre!

Et donnez. Donnez sans vous lasser, donnez à tous et pour tous, à vous que la fortune acomblée de ses faveurs.

A cette femme en haillons, au visage amaigri, creusé par la souffrance, qui presse contre son sein l'enfant de la douleur, donnez car elle souffre, elle souffre doublement.

A ce vieillard courbé sous le poids des années, incapable de pourvoir à sa subsistance, donnez, afin qu'il ne maudisse pas l'existence et qu'il vive.

A cet enfant, qui vous harcèle de sa voix géloissante, donnez, car il est peut-être le soutien d'une nombreuse famille.

A toutes les infortunes dans la route est semée, à toutes les misères qui attendent un secours, donnez.

Le pauvre, en toute saison, a besoin de votre appui; mais en hiver cet appui lui est indispensable.

Le travail manque, le froid frappe à la porte de la maison.

Dans les journées d'été, le pauvre, déguillé, sans gêne, se trouve satisfait d'éviter la faim; quand l'hiver sévit, ses besoins grandissent! il lui faut un toit pour se reposer, un vêtement pour se couvrir, du feu pour se réchauffer, et toujours du pain.

Le froid! quel ennui cruel pour le pauvre!

La charité l'a compris! elle a su, fille du ciel, réchauffer les membres du malheureux, et adoucir pour lui les rigueurs de l'hiver.

Son action bienfaisante doit se multiplier, s'étendre, se développer, sans cesse, pour combattre le hideux fleau de la misère.

Soyons donc tous charitables suivant nos ressources, et au moment où les jours sombres vont venir, rappelons nous qu'il y a des déshérités dans ce monde et tachons qu'ils n'appliquent pas à notre égoïsme ce triste vers du poète Delille:

L'homme se plaint à voir les maux qu'il ne sent pas.

LEONI

FIRST PRIZE! My Wellington Boots took FIRST PRIZE at the P. COUNTY Exhibition.



Our Goods are UNEXCELLED. Harnesses, Boots and Shoes at CUT PRICES. J. Albert BRENNAN, Tignish, P. E. Island.

ABJURATION

Une touchante cérémonie avait lieu dernièrement à Saint-Romuald. Il y a deux ans, un jeune homme du nom de Herman Anderson, mate à bord d'un navire en décharge...

HISTOIRE D'UN PERROQUET

Un riche juif de Paris, cette ville des merveilles, avait fait faire l'éducation d'un perroquet pour en faire cadeau à un de ses parents de Londres. Il chargea un condacteur de l'emporter dans une cage. Celui-ci, étant obligé de conduire le perroquet par Anvers...

J'ai moi-même chez moi un perroquet d'une intelligence extraordinaire. J'ai voulu faire sur lui une expérience à son sujet. Mon secrétaire, que j'ai chargé du soin de son éducation, est parvenu, à force de lui lire des feuilletons, à le rendre capable de dicter tous les jours un roman en deux volumes.

A propos des élections.

— Pourquoi, demandait quelqu'un, cet intervalle de huit jours entre la nomination et le jour du scrutin? — C'est, répondit-on, pour laisser aux électeurs le temps de changer d'opinion.

Mme Calino est un peu anémique, son médecin lui a prescrit le régime lacté: tous les matins, un grand bol de lait de la même vache.

En apprenant cette ordonnance, M. Calino, qui a grand souci de sa santé dit à sa cuisinière: — Vous me servirez, tous les jours, un bifteck de la même bœuf.

TENTATIVE CRIMINELLE

Bruxelles.— On écrit de Charleroi que deux individus ont été surpris justement au moment où ils plaçaient un engin explosif au pied d'un pilier de chemin de fer aérien, qui sert au transport des résidus des usines Solvay, à Couillet, dans les carrières des Fiestaux.

Voici dans quelles circonstances l'attentat fut découvert et déjoué. Une vieille femme, nommée Aline Leclair, de Couillet, étant allée dans le bois pour y chercher des champignons, fut très intriguée de voir deux hommes placés au pied du pilier qui soutient le chemin de fer aérien, une boîte en fer blanc à laquelle était attachée une corde.

Après le départ des deux individus suspects, la vieille femme s'approcha de la boîte mystérieuse et, posant le pied sur la corde, elle coupa celle-ci avec le couteau qui lui servait à couper les herbes médicinales.

Elle s'aperçut alors que ce qu'elle prenait pour une simple corde était une machine de laquelle s'échappait de la poudre noire. Elle n'eut pas le temps de pousser plus loin ses investigations, car les deux propriétaires de l'infamie engin s'étaient aperçus de sa présence et, revenant sur leurs pas, ils se ruèrent sur la pauvre septuagénaire, qui fut presqu'assommée par eux à coups de pied.

Ils la laissèrent pour morte, et ce n'est qu'à grand-peine que la malheureuse put regagner le village. Quand elle reprit ses sens, elle avait cherché la boîte en fer blanc, mais elle ne la retrouva pas, et se rendit au commissariat de police pour faire sa déclaration.

Le commissaire se rendit aussitôt sur les lieux; mais lui non plus ne trouva pas la boîte en fer blanc. Mais il fit une autre découverte très importante: dans la maçonnerie du pilier du chemin de fer aérien, il découvrit une boîte en tôle qu'il emporta pour la soumettre à une expertise.

La nouvelle de cet attentat avorté a produit à Charleroi une profonde impression.

Ripans Tabules cure dyspepsia.

Ripans Tabules cure jaundice.

UN ROMAN DE LA VIE REELLE

La ville de Denver (Colorado) compte actuellement parmi ses habitants une femme qui a épousé successivement les trois jeunes gens qui la courtoisaient quand elle était jeune fille.

— Vous voyez cette femme à la toilette élégante qui vient de passer près de nous, a raconté un mineur enrichi de Denver à un journaliste de la même ville. Eh! bien, c'est mon ancienne femme. La plupart de mes amis me prennent pour un célibataire endurci; et, je vous avouerai confidentiellement que je suis un homme divorcé.

Mais ce qu'il y a de curieux dans mon histoire, c'est que nous étions dans ma ville natale trois jeunes amis qui courtoisaient la même jeune fille, que nous l'avons tous épousée successivement, et que j'ai eu le bonheur ou le malheur, comme il vous plaira, de l'épouser le premier.

— Nous avions vécu ensemble environ trois semaines lorsque ma femme m'informa franchement qu'elle s'était trompée et qu'elle aimait mieux mon ami Frank que moi. Il n'y a pas eu de querelle entre nous, et quoique je fusse très vexé, je consentis à me séparer de ma femme. Dans les premiers temps j'ai refusé de consentir à un divorce; mais au bout d'un an de séparation, j'ai pensé qu'il valait mieux en finir et couper définitivement nos liens; puis je suis venu chercher fortune dans l'Ouest. Peu après mon départ, j'ai appris que mon ancienne femme s'était remariée avec mon rival Frank. Celui-ci est mort un an après son mariage, et dix-huit mois plus tard, mon ancienne femme se maria en troisième nocce avec mon ami qui lui courtoisait en même temps que moi. Ils sont venus se fixer à Denver et ils demeurent maintenant dans le quartier de Capitol Hill.

Je suis maintenant, à ce jour, le mineur enrichi, en excellents rapports d'amitié avec mon ancienne femme et son troisième mari, et j'ai souvent chez eux. La première fois que j'allai leur faire visite, ma situation était quelque peu embarrassante; mais il n'a pas été fait allusion à nos anciennes relations et la jeune femme m'a traité comme un ami dont elle n'aurait fait récemment la connaissance. Néanmoins, j'ai résolu de ne jamais me remarier, car la femme est pour moi une énigme que je ne chercherai plus à deviner.

UN MARIAGE ETRANGE

Madrid. — On vient de célébrer à Méjilla le mariage de la fille du général Mar gallo, tué récemment à la tête des troupes espagnoles dans une sortie contre Kabyles, avec le lieutenant Salto. Le lieutenant Salto avait été légèrement blessé en combattant à côté de son chef le jour de la mort glorieuse du général. On a donc du, pour la cérémonie, transporter sur un brancard le jeune officier de son domicile à la maison de sa fiancée. La veuve du général vêtue d'habits de deuil, et deux ou trois amis assistaient seuls au mariage.

C'est un à un homme militaire qui a donné, devant ces témoins en larmes la bénédiction nuptiale aux jeunes époux.

MOYEN DE RECONNAITRE LE FER D'AVEC L'ACIER

Il arrive assez souvent que le cultivateur achète des outils aratoires qu'il croit être en acier, et qui ne sont qu'en fer par le poli qu'on a su leur donner. Voici un moyen facile de reconnaître si l'outil est en fer ou en acier: Il s'agit de placer l'outil sur une pierre, et de jeter sur cet outil nitrique (quatre parties d'eau sur une d'acide). Si l'acide fait une tache noire sur l'outil, il est d'acier; dans le cas contraire, l'outil est en fer.

Marius a du, y a quelque dix ou douze ans, épouser Léocadie. Cependant ce mariage ne s'étant pas fait, Marius et Léocadie se sont mariés chacun de son côté.

L'autre soir, on disait devant Cassoulet qu'ils avaient chacun sept enfants. — Ah! Dieu du ciel! s'écria-t-il, mais alors... alors, si c'était mariés ensemble, ils en auraient quatorze!

Ripans Tabules: best liver tonic.

Ripans Tabules cure jaundice.

FEUILLETON.

UN JOYEUX NOEL.

Que j'aime ce salon éclairé seulement par la lueur qui s'échappe du foyer; que cela est gai: ne le trouvez-vous pas comme moi? dit M. Austin en s'adressant à ses convives.

Oui, oui, s'écrièrent à la fois plusieurs voix.

Et qui ne serait de cet avis? Qui peut nier le charme de la réjouissante lumière d'un feu brillante, lumineuse en jouée, sautillante, véritable feu follet, qui tantôt s'élançait dans la cheminée à la grande stupéfaction d'une fumée grise et paisible, tantôt disparaissait tout à coup pour revenir bientôt se précipiter avec agitation entre les barreaux de la grille, frétilant, pétillant comme pour vous inviter à vous approcher afin de mieux jouir de sa chaleur, ce que ne manquaient pas de faire quelques-unes des personnes de la réunion.

Les grands parents, M. et Mme Austin, M. Jones se mirent à causer en formant un cercle autour du feu; les enfants dirigés par Agnès jouèrent au colin-maillard, et, dans un coin que le feu éclairait pas, se placèrent Frank et Marie. Malheureusement Pringle jetait à chaque instant un regard inquiet vers ce coin, et M. Austin jugea à propos de demander les bougies. On les apporta promptement; les deux fiancés vinrent agrandir le cercle des gens sérieux; Marie, le teint fort animé et se plaignant de la grande lumière, Frank, se mêlant à la conversation générale de la façon la plus maladroite pour essayer de persuader qu'il était au courant de ce qu'on disait.

On annonça le dîner, et l'aspect d'une table bien dressée et de la bonne chère qu'elle offrait aux regards, eut sur tous un merveilleux effet, en particulier pour Pringle, pour qui le dîner était toujours chose fort importante, et dont les traits s'épanouirent à l'instant. M. et Mme Austin parurent alors fort affairés; les grands parents rappelèrent les jours de Noël du temps passé; les plus jeunes enfants qu'on avait perchés à l'avance, les jambes pendantes, sur de grandes chaises ou ils avaient pris une mine bleue et froide, commencèrent à se dégelier; Agnès qui avait trouvé moyen de se glisser entre eux, se mit à la hauteur de leur enfantin; Frank et Marie reprirent leur causerie intime sans savoir s'ils mangeaient du rosbif ou de fer battu; seul, le pauvre Jones faisait triste figure loin d'Agnès et chargé de découper une dinde. Plaignez-le, ô vous! qui avez été amoureux, et qui n'aimez pas à découper! En vain, hélas! il espérait qu'on négligerait la dinde pour le rosbif. En vain donnait-il à entendre que ne pas manger de rosbif le jour de Noël portait malheur; chacun s'obstinait à vouloir de la magnifique dinde; et pour surcroît, la voix aigre du vieux Pringle, et ses observations plus aigres encore, achevaient de déconcerter le coupeur et la faisaient tressaillir. Vous ne serez donc pas surpris d'apprendre qu'il se trouva avant la fin du repas dans un état qui certainement aurait guéri le rhume de cerveau le plus violent.

Le dîner terminé, on rentra au salon; puis, après le thé, on joua aux gages pour amuser les enfants, ce qui déplut à Pringle qui se rendit à la bibliothèque, en se plaignant de "leur bruit infernal". M. Austin le suivit de près.

Pardonnez-moi de vous importuner une fois encore, M. Pringle, dit-il en entrant;

mais j'aime Marie comme ma fille; je voudrais vous faire changer de résolution.

Il est inutile de m'en nuier; quand j'ai pris une résolution je ne ne change jamais. Votre protégée est trop pauvre; des engagements à longs termes sont choses détestables. Ainsi comme ils ne peuvent s'épouser, ils feront bien de ne pas se regarder aussi longouement.

Faites ce que je vous ai conseillé, débarrassez-vous de ce garçon, ou sinon je vous ai dit ce qui arrivera: ils se marieront je ne leur donnerai pas un ronge liard, et je laisserai toute ma fortune à la vieille Marthe ou aux hospices; voilà, n'en parlons plus.

Mais, monsieur, vous êtes réellement trop vif. Wentworth est un excellent jeune homme, capable de sentiments profonds, violents même un tel coup porté à ses espérances, juste au moment où il débute dans la vie, lui fera un tort incalculable. Le poste qu'il occupe n'aura plus pour lui de charme, ni intérêt, et vous le pousserez peut-être à la misère et au vice.

Qu'ils s'épousent donc, cela ne me regarde pas.

Un peu d'aide de votre part leur permettrait de se marier sans craintes pour l'avenir.

Je ne donnerai rien, je vous le répète ainsi ne m'en parlez plus.

M. Austin se retira en soupirant, et Pringle, sortant de sa poche son énorme montre, la plaça sur la cheminée et en contempla longtemps d'un œil fixe le vieux cadran d'émail blanc, dont les aiguilles lui semblaient marcher très-lentement. Il était plongé dans cette sorte de contemplation, lorsqu'il crut voir s'étendre sur la montre un nuage d'abord léger, qui de plus en plus devint épais et s'étendit. Les cheveux de Pringle se dressèrent sur sa tête, sa respiration s'arrêta quand de ce nuage sortit enfin une forme semblable à une ombre un personnage tenant à la main une faux et un sablier.

Qui es-tu? demanda Pringle en tremblant.

Je suis celui qui fait de l'enfant un vieillard; de la chrysalide un brillant papillon. Souvent on me conjure de partir; mais jamais je ne viens deux fois.

J'arrive avec moi les larmes, et pourtant je console de tous les maux, et les cœurs fatigués et brisés me bénissent, car c'est moi qui les conduis enfin au repos. Tu as fait de moi un très-mauvais usage et je viens pour te le dire. Je suis le temps. Depuis soixante ans je ne t'ai pas quitté, comment m'as-tu employé?

J'ai beaucoup travaillé, murmura Pringle.

Dans quel but? N'est-ce pas pour ta jouissance personnelle que tu as amassé des richesses? Quel bien ont-elles procuré à tes semblables? Quels avantages ont-ils retirés de ton savoir? Quelles sont les personnes que tu as soulagées par de bonnes paroles? Quelles sont celles que tu as édifiées par de bons exemples? Et aujourd'hui que tes forces s'en vont, que l'âge affaiblit ta vue, tu n'as pas pour soutenir ta marche vers le tombeau que seule bonne action sur laquelle t'appuyer.

Jeté un coup d'œil sur ta vie passée, songe aux circonstances qui ont fait de toi l'être enduré et inflexible que tu es aujourd'hui, et je consentirai à ne point te quitter encore, pour te donner l'occasion de faire le bonheur d'un de tes semblables, et de mériter ainsi ses bénédictions qui viendront dorer les derniers rayons de ton soleil couchant. Attends! un esprit va te venir en aide.

Et Pringle, les yeux démesurément ouverts et fixés sur l'être mystérieux qui lui parlait, en aperçut un autre qui lui en peu s'élevait à côté de lui. C'était une femme grande et gracieuse, tenant à la main un manuscrit roulé. Ses vêtements semblaient composés de nuages; son visage beau et resplendissant avait une mobilité d'expression tantôt triste, très-triste, tantôt rayonnant de joie. Esprit qui embrasse le pas-

sé, déroulez vos tablettes, et l'esprit ouvrit lentement des feuillets qu'il plaça sous les yeux de Pringle. Qu'y vit-il? D'abord un enfant agenouillé devant sa mère, dans l'attitude de la prière. Ce feuillet disparut et fut remplacé par un autre, qui représentait un groupe d'enfants dans une grande salle décorée de houx. Au milieu du plafond une branche de sapin était suspendue, et, juste au-dessus, un jeune garçon dont les traits rappelaient ceux du premier enfant, tenait par le cou une jolie petite fille qu'il cherchait à embrasser, et qui faisait tous ses efforts pour reconquérir sa liberté. Une grosse montre était suspendue à la poche du jeune garçon. Ce tableau disparut bientôt pour faire place à un troisième qui représentait un jeune homme, et près de lui une jeune fille en pleurs dont il pressait la main, et qu'il regardait avec tendresse. Tout à coup une autre forme apparut, celle d'un homme de haute taille, à la mine sévère, qui d'une main de fer arracha celle de la jeune fille des mains qui la pressaient. Pringle se echa le visage, tout son corps tremblait, et d'une voix suffoquée il s'écria: Esprit, pitié, pitié! laissez-moi oublier cela, je vous en conjure. Quand il releva la tête, le tableau avait changé. Il vit le même jeune homme vieilli, l'éclat de sa jeunesse avait complètement disparu. Il était assis devant un pupitre dans un bureau; l'homme au visage sévère se tenait debout devant lui. Mais qu'était devenu son air hautain d'autrefois? Il avait disparu. Pâle, amaigri, pauvrement vêtu, cet homme semblait l'humble suppliant de celui dont il avait détruit le bonheur. Il désigna d'un regard expressif le monceau d'or amassé sur la table; mais le jeune homme le couvrit de sa main, secoua la tête avec un regard de mépris et lui montra la porte.

a continuer

L'HOMME SANS NOM

Un homme se présente à une bibliothèque de Paris en 1793; on lui demande son nom: Monsieur le marquis de Saint-Cyr, dit-il.

— Citoyen, le mot monsieur n'est plus français.

— Ah! pardieu le marquis de Saint-Cyr.

— Citoyen, la nation a aboli les marquisats.

— C'est juste, je m'appelle de Saint-Cyr.

— Nous ne connaissons plus aujourd'hui ces de avant le nom.

— En ce cas, je me nomme Saint-Cyr tout court.

— La nation a destitué tous les Saints.

— En bien, alors, je suis Cyr.

— Il n'y a point de Sire en France, il n'y a que des frères.

— Alors je suis votre frère.

— A la bonne heure. Cela se peut du moins, car j'ai été élu aux Etrangers-Trouvés.

L'exécution d'un condamné par l'eau bouillante a été connue en Perse. La dernière de ce genre a eu lieu en 1890. La victime était coupable d'avoir "botché" sur les revenus municipaux. On l'a placé d'abord dans un chaudron rempli d'eau froide qui a été portée graduellement à l'ébullition par un feu lent. Les chairs se sont détachées des os, et les fonctionnaires du Saah prenaient que depuis cette époque l'administration des affaires municipales, en Perse, est à peu près parfaite.

JOSEPH II A L'HOSPITAL DES FOUS

On raconte que Joseph II, allant visiter un hôpital qu'il faisait construire, regardait un escalier et trouvait qu'un fou ne pouvait pas y passer sans risque. Le concierge lui répondit que, quand un jour arrivait, le garde était devant, lui derrière, et le fou dans le milieu. C'était justement la place de l'empereur. Sans rien témoigner, il acheva sa visite, mais au retour, prêt à redescendre l'escalier il lui dit: J'ai assez fait le fou, à ton tour mets-toi dans le milieu.

STANDARD FASHION CATALOG

now ready for fall and winter of 1892. A 100 pages—over 1,000 elegant illustrations. 1 mail free, for only 25 cents. STANDARD FASHION CO., 322 West 14th Street, New York.